



Photo : East Village Eye

BLITZKRIEG PUNK

DE 1979 À 1989, DANS L'ÉLAN DU MOUVEMENT PUNK, L'ALLEMAGNE EST LE THÉÂTRE D'UNE CONTRE-CULTURE MUSICALE ET ARTISTIQUE SANS PRÉCÉDENT QUI SE RÉPERCUTE DE PART ET D'AUTRE DU RIDEAU DE FER. DEUX LIVRES, PARUS SIMULTANÉMENT CHEZ ALLIA, REVIENNENT SUR CETTE DÉCENNIE CHAOTIQUE DONT L'INFLUENCE EST TOUJOURS AUSSI PRÉGNANTE.

Par Julien Bécourt

Photos : Wolfram Jacob, East Village Eye

« *Dilapide Ta Jeunesse* » : tel est le titre un peu tape-à-l'œil du « roman-documentaire » concocté par Jürgen Teipel. En calquant le parti pris formel de *Please Kill Me* de Gillian McCain et Legs McNeil (également édité chez Allia), qui retraçait la genèse du punk new-yorkais par la voix de ses protagonistes, Teipel prenait le risque de raconter peu ou prou la même histoire transposée en RFA, en égrenant les sempiternels clichés « sexe, dope et rock'n'roll ». Mais c'est un panorama artistique bien plus vaste que laissent entrevoir les quatre cents et quelques pages du livre, bifurquant entre squats, bars et clubs underground (le mythique Ratinger Hof à Düsseldorf et le SO36 à Berlin). La *subculture* ouest-allemande y est dépeinte comme un laboratoire d'expérimentations tous azimuts dans un climat de guérilla urbaine, en réaction au désarroi et à la neurasthénie de la fin des années 1970. Du premier

album du groupe S.Y.P.H. jusqu'à l'étiquette *Neue Deutsche Welle*, le livre démêle les fils et fait émerger un récit unique de cette polyphonie, où l'on ressent les multiples clivages d'un mouvement hétérogène, au gré des souvenirs de ses artistes-phares. Bien que leur notoriété ait rarement traversé les frontières, la plupart de ces musiciens ont eu un énorme impact local et ont engendré par la suite une ribambelle de projets non moins innovants. Du seul groupe Palais Schaumburg sont issus Holger Hiller, pionnier du sampling, Moritz Von Oswald, qui a connu le succès que l'on sait avec Basic Channel & co. et Thomas Fehlmann, parti jouer avec The Orb dans les années 90.

Retour au béton

Si l'on peut regretter que le contexte politique soit à peine survolé, hormis un segment sur la Bande à Baader (pas un mot en

LA RÉVOLUTION DU *DO-IT-YOURSELF* OUVRE SOUDAIN LE CHAMP DES POSSIBLES À UNE JEUNESSE REVENDIQUANT SA MODERNITÉ, AVIDE D'EN DÉCOUDRE AVEC UNE ALLEMAGNE SCLÉROSÉE

revanche sur les réseaux tissés avec la RDA), les témoignages nous plongent dans un réjouissant climat de violence plus ou moins contenue, de défonce au speed, de provocation et d'inimitiés. Dans le brouhaha des voix discordantes (Gabi Delgado, Pyrolator, Gudrun Gut...) se lit en filigrane le passage en force dans un Nouveau Monde, prophétisant l'avènement de l'ère machinique. La révolution du *Do-It-Yourself* ouvre soudain le champ des possibles à une jeunesse revendiquant sa modernité, avide d'en découder avec une Allemagne sclérosée. La ville industrielle avec ses friches périurbaines, hantées par les spectres de la guerre, y apparaît à la fois comme un champ de bataille et un espace de liberté à reconquérir. Entre 1980 et 1982, les singles *Computerstaat* de Abwärts, *Zurück Zum Beton* de S.Y.P.H. et *Wir Bauen ein Neue Stadt* de Palais Schaumburg résonnent comme des slogans qui président à une nouvelle topographie urbaine. Ce programmation « retour au béton » annonce la couleur : le vert se transforme en gris et le romantisme s'accorde désormais au monde des usines,

à la classe laborieuse et aux marginaux de tout poil. Par goût de l'anti-conformisme et de la provocation, certains groupes flirtent délibérément avec une esthétique fascisante et envoient bouler hippies et popeux à coups de trique sonore. Le profil du soixante-huitard bien-pensant prend un coup dans l'aile avec ces héritiers hargneux de Luigi Rossolo et de Marcel Duchamp, du Krautrock et de Fluxus, résolus à briser tous les tabous. Tommi Stumpf, guitariste du groupe KFC, obéit à une rhétorique imparable : « Une personne normale fait de la musique normale, je suis fou, je fais de la musique de fou. La seule bonne musique ».

Pensée radicale

Vénération de la laideur, fascination pour la cybernétique et mauvais goût calculé sont les nouveaux préceptes esthétiques. Les musiciens, pour la plupart précaires et autodidactes, nourrissent des relations ténues avec le monde de l'art et sont fréquemment sollicités pour jouer lors de vernissages. Des peintres tels que Sigmar Polke, Martin Kippenberger ou Jörg Immendorff, assimilés au courant Néo-expressionniste, puisent eux aussi une partie de leur inspiration dans cette agressivité postmoderne et cette confrontation à la saleté et au dégoût. La vidéo et le super 8 deviennent des médiums très prisés, et la provocation bat son plein, du film expérimental au *splatter* fauché - à l'image des courts-métrages de Jörg Buttgerit, futur réalisateur de *Nekromantik*. « Les influences

...

EX-STASI

De l'autre côté du rideau de fer, en RDA, le punk avait aussi ses émules aux coupes iroquoises, « ennemis de l'intérieur » et assoiffés de liberté, qui bravaient tous les interdits. Un livre raconte leur histoire.

« On me garantissait une place dans ce monde. Cela suffisait à justifier que le travail soit obligatoire et que la libre disposition de soi ne figure plus dans le Masterplan de notre Etat idéal ». Comme un écho négatif au *Too Much Too Soon* des New-York Dolls et au *No Future* des Sex Pistols, l'expression choisie par Michael Boehke et Henryk Gericke pour intituler leur livre, *Too Much Future*, exprime le sentiment de la jeunesse est-allemande, à la fin des années 70, face à l'« excès d'avenir » représenté par la perspective fatale, infernale, d'une vie réglée, de la naissance jusqu'à la mort, par l'Etat et le Parti. Henryk Gericke illustre ce déterminisme aliénant en racontant avoir été taxé, à 14 ans, d'« ennemi de l'Etat » par son professeur, pour avoir ingénument fait part de son désir de liberté dans une rédaction. Devenir punk en RDA était alors une des seules manières de reprendre un peu le contrôle de son destin, quand bien même on prenait le risque d'être banni à jamais des structures étatiques qui garantissaient la sécurité (école, études, emploi). Une vie entière pouvait se jouer sur l'accrochage d'une pince à nourrice à sa boutonnière. Entre répression (emprisonnement, incorporation forcée), récupération (la maison de disque étatique, Amiga, finissant par produire quelques albums de ces « autres groupes » - selon le terme de l'époque) et complicités (celle, étonnante, des églises luthériennes qui offrirent asile à nombre de concerts et de rencontres), *Too Much Future* recueille les témoignages de ces courageux libertaires, qui déchiraient l'uniforme de leur « personnalité socialiste » pour devenir des « éléments sociaux », et raconte les multiples pressions de la Stasi pour éradiquer le mouvement : harcèlement, filage, infiltrations et démantèlements et leurs corollaires : paranoïa, suspicion et violences. Un aspect méconnu de l'histoire punk, à découvrir et méditer. **W.P.**

Too Much Future, de Michael Boehke & Henryk Gericke (Allia)



Photo : Wolfram Jacob



LES MACHINES SERAIENT-ELLES EN PASSE DE HACKER À LEUR TOUR LES HUMAINS, GAGNÉES PAR UNE SUBITE PUNKITUDE ? QUELLE MUSIQUE NOUS RÉSERVERA L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE ?

...

venaient de l'art, d'une pensée simplement radicale », estime Carmen Knoebel, la propriétaire du Ratinger Hof. Il ressort que cette « nouvelle vague » germanique tourne résolument le dos à la tradition pop-rock anglo-saxonne pour s'inscrire dans une filiation d'avant-garde dont Stockhausen, Conrad Schnitzler, Can, Neu ! ou Faust avaient esquissé les contours dans les années 70. A Düsseldorf, saint des saints du krautrock, les dandys de Kraftwerk adoptent le look « robot-facho » qui suscite la curiosité des punks et déconcerte les gauchistes *old-school* qui n'en saisissent pas l'ironie mordante. Il faut dire que des robots chantant les louanges de l'autoroute et de la radioactivité, c'est un peu dur à avaler pour l'establishment ecole. La new wave ne tarde pas à s'emparer de cette froideur synthétique tout en l'extirpant de sa carapace guindée, faisant converger dans le même élan l'hyper modernité de la technologie et l'instinct primitif du bruit, la déraison et l'intellect. Au demeurant, Gabi Delgado de D.A.F. n'est pas tendre avec Kraftwerk : « Ils n'avaient aucune énergie ! Ces couilles molles ! (...) Ils étaient toujours assis avec leurs cravates étroites à boire leurs cocktails de lait dans le bar le plus cher de la ville. C'était pour moi une façon abominable de vivre. C'était exactement le monde que nous voulions attaquer. Nous voulions plutôt la vraie violence et le sexe extrême ! Nous voulions vivre quelque chose ». Vivre quelque chose, mais quoi ? Si ces parcelles de contre-pouvoir s'auto-structurent et se divisent en sous-groupes distincts, leurs intentions ne sont pas toujours limpides. « Tout le monde était là : les électroniques, les new wave, les intellectuels. C'était comme un accouchement. Comme une foire où tout le monde pense qu'il se passe quelque chose de terriblement neuf, sans que personne ne sache véritablement ce que c'est ».

Dilettantes géniaux

Le punk paraît soudain puéril avec l'irruption d'Einstürzende Neubauten, qui se revendique davantage de Dada et du Futurisme que d'un énième dérivé de musique pop. Il ne s'agit



Photo : Wolfram Jacob

VÉNÉRATION DE LA LAIDEUR, FASCINATION POUR LA CYBERNÉTIQUE ET MAUVAIS GOÛT CALCULÉ SONT LES NOUVEAUX PRÉCEPTES ESTHÉTIQUES

plus de réussir dans la musique, mais de détruire la musique. « Nous avons produit du vrai bordel, se remémore leur bassiste Alexander Hacke. Nous avons écouté du vrai bordel. Nous nous sommes servis de matériaux écœurants. Nous avons fait des choses écœurantes que tous ces punk-rockeurs tous identiques n'auraient jamais osé faire ». Leur manager Klaus Maeck décrète avec aplomb leur nouveau statement : « Ne même plus utiliser d'instruments. Faire de la musique avec des non-instruments ». Le fracas de la tôle martelée se substitue à la batterie, les guitares sont accompagnées par des perceuses et les cheveux se portent ras. Mais l'attitude de rockstar de son chanteur Blixa Bargeld finit par entacher la réputation du groupe dans l'*underground* berlinois, qui en brocarde la grandiloquence dénuée d'humour. Les deux femmes du groupe, Gudrun Gut, à l'électronique, et Beate Bartel, à la basse, les abandonnent pour former Mania D, qui deviendra bientôt Malaria !, un séduisant quintet qui combine une synthwave minimaliste à une dureté atonale proche de la new wave. En rivalisant d'inventivité, les femmes dictent la marche à suivre. Annette Benjamin, chanteuse de Hans-a-Plast, affirme enfin sa personnalité : « En tant que femme, je voulais parvenir à faire ce que je voulais. Et surtout me conduire le plus mal possible. Faire avec ma propre tendance à l'autodestruction.

Ne pas avoir d'états d'âme. Je trouvais ça extrêmement classe cette audace de la haine. Ne pas être adorable, mignonne ou branchée pour m'affirmer vis-à-vis des autres, mais être comme je l'entends. Parfois calme, parfois détestable, bruyante et crue ». Tandis que le punk-rock plafonne à trois accords et des beuglements virils, la scène berlinoise prend un tournant radical. Malaria ! et les Neubauten s'allient au mouvement Die Geniale Dilettanten. Le révérend Wolfgang Müller, fondateur du trio Die Tödliche Doris, en est la tête pensante. Activiste queer, théoricien, artiste et performer, il en rédige le manifeste, publié par un éditeur de philosophie post-structuraliste. Porteur d'un humour incisif derrière une austérité de façade, Die Tödliche Doris applique au son les méthodes de l'art conceptuel et du théâtre de l'absurde, s'allégeant de l'emphase expressionniste au goût du jour. Les conventions du rock sont éradiquées au profit de disques-objets d'art et de performances associant sons concrets, convulsions bruitistes et slapstick beckettien. « Nous nous intéressons au réalisme et non à l'expressionnisme, déclare-t-il. Celui que je percevais chez Valeska Gert, une artiste de cabaret quasiment oubliée ». Plutôt que vouloir mettre à sac les fondations de l'Etat avec un autoritarisme qu'il juge machiste et réactionnaire, le groupe raille les mécanismes du conditionnement social sur un ton pince-sans-rire, en reven-

diquant l'autonomie la plus totale. « Nous voulions devenir le groupe le plus indépendant de tous les groupes indépendants - jusqu'à être indépendants du tourne-disque. Mais aussi indépendants des critiques musicaux et des journalistes, qui cherchent à vous définir en fonction d'une identité prédéterminée par leur système. La seule description qui m'a plu fut celle d'un quotidien finlandais en 1984, qualifiant Die Tödliche Doris de «pomo-queen duchampienne» ».

Harmonies nouvelles

Si l'on en croit Pyrolator, fondateur du label Atatak et clavier successif des groupes Fehl-farben, D.A.F et Der Plan, « les gens avaient décidé de laisser derrière eux le schéma blues du rock, et d'utiliser des harmonies complètement nouvelles. Un monde musical totalement nouveau s'était ouvert ». Frieder Butzmann, l'un des artistes les plus pointus de cette scène, renchérit : « Ce dont la musique contemporaine avait toujours rêvé, la disponibilité totale des sons, l'exigence constante d'expérimentation, tout était réalisé. Et de manière simple. Joueuse en plus. Une surprise floraison, d'envergure ». Avec l'écroulement du mur, une page s'est tournée et l'on peut se demander si un tel chamboulement serait concevable à l'heure du tout-internet et du fétichisme de la marchandise. « Je trouve ça très important que le punk ait disparu si rapidement », affirme Moritz Reichelt, leader de Der Plan. « Parce que c'était ça le vrai message. Que ça n'est bon que si c'est frais. Mais si l'on est prêt à s'émanciper et à toucher à d'autres choses, il existe alors de nos jours d'autres moyens d'être subversifs. Comme les hackers. C'est à mon avis une vraie continuation du punk ». Les liaisons dangereuses se dissimulent-elles désormais entre les 0 et les 1 ? Les réseaux sociaux couvent-ils des velléités d'insurrection ? Les machines sont-elles en passe de hacker à leur tour les humains, gagnées par une subite punkitude ? Quelle musique nous réserve l'intelligence artificielle ? Pour l'heure, évitons les pronostics hasardeux et contentons-nous de méditer le manifeste des Geniale Dilettanten : « Music, loud. Music, noisy. Music, blue. Music, stupid. Music, unmusical. Music, extra-musical ». La poésie du son a tout l'avenir devant elle.

Dilapide ta jeunesse,
de Jürgen Teipel (Allia)
A LIRE AUSSI : **Berlin Sampler,**
de Théo Lessour (Ollendorff & Desseins)

DISKO & GRAPHIES

Le panorama de cette période fertile ne saurait être complet sans une discographie sélective. Les plus chanceux d'entre vous possèdent déjà ces denrées rares, les autres auront tout loisir de partir à la pêche sur les blogs, où la plupart de ces albums refont occasionnellement surface.



Deutsch Amerikanische Freundschaft, Produkt Der Deutsch-Amerikanischen Freundschaft
(Ata Tak, 1979)

Bien avant ses hits, D.A.F. s'est fendu d'un premier album de rock instrumental d'une toute autre facture. Avec ses ruptures de rythmes abrupts et ses crisements de guitares morcelés par des ondes sinusoïdales, on est plus proche de This Heat version motorik que de l'EBM qui fera leur renommée.



Der Plan, Geri Reig
(Ata Tak, 1980)

Der Plan se démarque de l'agressivité de ses comparses, optant pour une muzak bizarroïde dans la lignée des Residents et de Devo : 33 miniatures electro-pop aux titres farfelus, fourmillantes de synthétiseurs retors et de voix trafiquées, et un must absolu.



S.Y.P.H., Pst
(Pure Freude, 1980)

Le second album de S.Y.P.H. délaisse le punk-rock pour des turbulences plus expérimentales, en partie grâce à Holger Czuyak, à la guitare et à la production. Comme si The Pop Group visitait les terres exotiques de Can.



Din A Testbild, Programm 1 / Programm 2
(Innovative Communication, 1981-1982)

Ce diptyque du premier groupe de Frieder Butzmann et Gudrun Gut, produit par Klaus Schulze, offre la synthèse idéale entre le krautrock et la synthwave encore balbutiante. Une proto-techno glaciale, hypnotique et sensuelle qui n'a rien à envier à Emeralds, voire à certains maxis de Chloé. Qui a dit précurseur ?



Einstürzende Neubauten, Kollaps
(Zickzack, 1981)

Prélats de la musique industrielle, Einstürzende Neubauten ont enfanté des symphonies du chaos qui ont changé la vie de bien des adolescents. La puissance de leur premier album, vampirisé par

les vociférations de Blixa Bargeld, repose surtout sur l'instrumentarium sidérurgique (perceuse, marteaux-piqueurs, bétonnière) assemblé et joué par NU Unruh et FM Einheit.



Die Tödliche Doris, Chöre & Soli
(Pure Freude, Gelbe Musik, 1983)

Parfaitement introuvable, ce coffret est une véritable pièce d'art conceptuel. Il contient huit disques miniatures et leur pickup à piles, du type de ceux qu'on trouve au dos des poupées qui parlent. Le contenu ? Des enregistrements de chansons et de textes accompagnés d'un livret de 35 photographies.



Martin Kippenberger, Muzik 1979-1995
(Edition Krothenhayn, 2010)

Kippenberger, qui est à l'art ce que Fassbinder est au cinéma, vient d'avoir les honneurs d'un coffret compilant ses délires musicaux réalisés en marge de ses installations et de ses peintures. Mort à l'âge de 44 ans, il forma son propre groupe Luxus avec Christine Hahn de Malaria ! et enregistra parallèlement toutes sortes de déconnades dadaïstes avec son ami Albert Oehlen.



Berlin Super 80, Music And Film Underground West Berlin 1978-1984
(DVD, Monitorpop, 2005)

Ce DVD réunit plusieurs films expérimentaux, accompagnés de la musique des groupes précédemment cités. Une incursion vibrante dans les poumons de l'underground arty berlinois.



Valeska Gert : Moving Fragments

Exposition au Hamburger Bahnhof jusqu'au 6 février 2011
Last but not least, si vous passez prochainement par Berlin, ne manquez sous aucun prétexte cette exposition consacrée à Valeska Gert (1892-1978), une artiste de cabaret dadaïste, punk avant la lettre et icône des Geniale Dilettanten. **J.Bé.**